

Le lieutenant opiomane

Une brume cotonneuse, presque spectrale, enveloppait la cime des arbres des forêts en contrebas. Ce brouillard, mouvant et d'épaisseur changeante, remontait parfois jusqu'aux crêtes. La frondaison des palissandres d'Asie, des quinquinas, des pins, ou des précieux tecks, accrochée par la vapeur d'eau amalgamée, se devinait plus qu'elle ne se voyait. La jungle, drapée de brume, était le tableau quotidien du matin pour les villageois de Ban-dong dans les hauts plateaux du Laos.

Le village était perché sur une éminence, presque au sommet d'un mamelon. Il était entouré d'une palissade comme un village médiéval. Maurice, le seul Européen de la contrée, encore allongé sur son grabat, méditait sur cette nature qu'il ne se lassait pas d'admirer, faute de pouvoir faire autre chose. La flore attendait avec impatience que ce manteau de pluie se dissipe pour s'enivrer des rayons du soleil. L'enchevêtrement inextricable du feuillage ne permettait pas à toutes les plantes d'en bénéficier. Chaque jour était une course à la survie pour les plantes et les bêtes. Dès l'aube, la faune des animaux diurnes piaffait d'impatience pour vaquer ou gambader, tandis que les fauves et prédateurs de la nuit ronchonnaient en regagnant leur tanière. Maurice savait cela. L'Indochine lui collait aux tripes. Il était né dans ce pays, il l'aimait. Il devait absolument se lever pour assister au spectacle. Il ne le manquait jamais depuis son exil forcé.

Il était très faible, de plus en plus faible. Il dut faire un terrible effort pour décoller la tête calée dans son petit oreiller chinois rembourré avec des fibres de kapok. Le mini traversin épousait parfaitement la cambrure de son cou. Sa natte était humide de la sueur des fièvres de la nuit. Il n'avait plus de comprimés de quinine depuis six mois. Ses crises de palu étaient de plus en plus fréquentes. Il réussit, en s'aidant de ses coudes, à s'asseoir puis à passer péniblement les jambes du même côté. Ensuite, il déplia son long corps maigre pour se mettre debout en chancelant. Il testa son équilibre et se dirigea vers la fenêtre pour contempler le fameux paysage. La nature sauvage s'étalait au loin avec des zones défrichées, des petites parcelles de terre cultivées de riz de montagne sur brûlis, les rizières. Ce rituel était son seul exercice physique de la journée. Il lui donnait un peu d'énergie pour commencer la longue attente de, il ne savait plus quoi.

Le brouhaha, les odeurs et les algarades récurrentes de ses voisins qu'il entendait dès le réveil l'incommodaient. Les cochons noirs, maigres et crasseux, qui erraient, le caquètement incessant des poules qui fouillaient leur pitance et les vieux Méos, accroupis depuis des heures, voire depuis la veille, qui l'épiaient tout en fumant, l'exaspéraient. Ces vieux

montagnards l'énervaient, plus encore que le reste des habitants de ce village porcherie, d'où émanaient en permanence des relents d'excréments. Les anciens de cette tribu de Moï, des sauvages, comme disait son père, attendaient sa mort. Ils ne supportaient plus ce Blanc opiomane qui avait pris racine dans le village. Ils avaient hâte qu'il parte. Leur prudence d'anciens les laissait penser que garder ce fils de colon chez eux allait leur attirer des ennuis et nuire au commerce, d'ailleurs, le chaman ne disait pas autre chose. Les trafiquants n'aiment pas voir des Français traîner dans les hauts plateaux.

Plus que les odeurs et le sentiment d'hostilité qu'il devinait, ce sont les bruits qui étaient insupportables. Les cris aigus des femmes qui appelaient les bambins nus jouant bruyamment dans les flaques d'eau ou les beuglements des buffles attachés en attendant d'être conduits aux champs. Les sons cognaient dans sa tête en se bousculant dans un mixage qui rebondissait douloureusement sur ses tympanes en déclenchant des céphalées. Il ne comprenait pas la langue de cette tribu. Pourtant, il parlait lao et annamite. Il était de toute façon impossible, même pour un Européen d'Indochine, de connaître les innombrables langues des montagnards de cette région. Cham, Nung, Khmère, Muong, Chru, Hroï tous différents, tous revendiquant une antériorité sur les Kinh qui dominaient au Tonkin avec des vellétés d'expansion jusqu'en Cochinchine. Ces querelles entre Asiatiques n'étaient pas la principale préoccupation de Maurice. Ce sont les rumeurs d'une nouvelle guerre qui l'inquiétaient. Il était né sur la plantation familiale dans la province de Hà Tĩnh. Hubert Morin, son père, avait une immense et prospère plantation. Il n'imaginait pas devoir quitter ce pays un jour.

Le *pho-ban*, le chef du village, parlait le lao. Maurice avait pu négocier avec lui pour être hébergé. Au début, les relations étaient bonnes, les tribus méos étaient plutôt favorables aux Français, mais depuis quelque temps, le chef évitait de venir le voir. Il ne voulait plus de ses grosses coupures. Elles ne valaient plus rien d'après lui. Maurice Morin était à bout de nerfs. Pourquoi ce revirement, que se passait-il en bas, dans les plaines ? Les Japonais étaient-ils partis ? Il devenait fou.

Seule, la vieille s'occupait de lui, une annamite avec qui il échangeait quelques mots, d'autant qu'elle avait des notions de français. La vieille femme devait être une ancienne congai¹. Un trafiquant d'opium avait dû l'offrir au chef en échange d'un service quelconque. Devenue âgée et inutile, cela avait été une aubaine pour Si-Ton, le chef du village, de la refiler au Français. Il avait de nombreuses femmes bien plus jeunes. Au début de son séjour, Maurice avait apprécié cette délicate attention. De surcroît, elle cuisinait bien. Mais il ne la supportait plus car il ne mangeait presque plus rien. Assise en permanence dans un coin sombre de la pièce, comme un corbeau maléfique, elle attendait les ordres ou le petit signe qui lui indiquerait l'état de manque de son maître pour préparer une pipe d'opium. Elle l'empoisonnait petit à petit, consciencieusement, avec patience et passivité. Elle était insondable. Son visage était aussi froissé que sa tunique et son large pantalon noir, tout comme le ridicule et large béret de la même couleur posé de guingois sur sa tête. C'était sa tenue traditionnelle, un *ao dai* de vieille, une espèce de pyjama sombre et triste comme les vêtements d'une veuve corse. On aurait dit une poupée de chiffon défraîchie, ses dents

¹. Concubine indigène d'un colon, en Indochine.

miraculeusement intactes étaient noircies par le bétel. Elle montrait ses chicots comme un animal qui veut mordre. Maurice devait souvent écarquiller les yeux pour la distinguer dans son coin. Il était agacé mais aussi content de la trouver là quand il n'avait même plus la force de lever un bras.

Il se recoucha, il souffrait de vertiges comme un fumeur débutant. Son sommeil sporadique était pollué par des cauchemars avec des sensations de chute dans un gouffre sans fond ou l'apparition d'animaux effrayants. Il était fortement intoxiqué. Néanmoins, il ne ressentait plus l'impression d'avoir des toiles d'araignées sur la figure comme au début. Quand il se recouchait de suite ainsi, la vieille savait que c'était le moment d'entrer en scène. Elle demanda d'abord en annamite : « Est-ce que tu veux manger une petite soupe ? On ne peut pas vivre sans se nourrir. » Elle connaissait la réponse, c'est-à-dire pas de réponse, mais uniquement un petit signe qu'il lui faisait de son index décharné pour désigner le plateau à opium laqué de rouge.

Quand la vieille se dirigeait vers le plateau, il était rassuré parce que bientôt soulagé. Il n'appréciait plus que les effets de l'opium, pour planer grâce à ses prises magiques quarante fois par jour. Il vénérât l'opium qui transforme et métamorphose même si le noble produit allait être souillé par les mains d'une vieille « harpie » qui en assurait la préparation.... (Extrait de page 7 à 10)

... Au sud du Tonkin, à la pointe de la cordillère annamite où le Hoành Son plonge dans la mer en marquant la frontière des deltas du Tonkin et du Champa, dans une région que l'on appelle la porte de l'Annam, Hubert Morin avait bâti son domaine. Malgré son courage, il n'avait plus le même entrain depuis l'absence de son fils. Il dirigeait, toujours seul et d'une main de fer, l'exploitation avec sous ses ordres trois cent cinquante coolies. Il n'avait jamais embauché de contremaître blanc pour le seconder. Un vieux métis, Kan Rousseau, fils d'un aventurier français et d'une femme annamite, était le régisseur avec Dô Thanh un autre eurasiens de l'âge de Maurice pour le seconder. Ce dernier avait un statut particulier sur la plantation, il était le frère de lait de son fils.

La mère de Maurice, trop faible après son accouchement, était morte de fièvres après la naissance de son enfant. C'est la mère de Thanh, Lê Ngoc, la plus jeune aide cuisinière de la boyerie à l'époque, qui allaita le petit Maurice. Elle venait d'accoucher d'un enfant métis de père inconnu. Elle allaita l'enfant du colon en même temps que son petit bâtard, ce qui lui permit de garder une légitimité pour rester sur la plantation. Elle n'aurait pas été acceptée dans sa famille avec son nouveau-né.

Hubert Morin ne s'était jamais remarié. Il avait élevé son fils seul. Momo avait grandi sur le domaine entre les coolies ouvriers, la tendresse de Lê Ngoc et l'amitié de Thanh le métis. On appelait ce dernier, pour se moquer, le deuxième fils Morin mais il avait été cantonné toute son enfance dans les baraquements réservés au personnel, malgré son sobriquet. La somptueuse villa coloniale du maître était réservée aux Blancs, les seuls admis dans la demeure en dehors des boys. La société blanche ne se mélangeait pas aux indigènes. Hubert

Morin appartenait à la classe dirigeante et riche de la bourgeoisie coloniale. Paradoxalement, c'était les petits Blancs, les sans-grade, qui manifestaient le plus de mépris envers les autochtones. Ces Blancs-là les rabaisaient par des noms avilissants comme *nhà-quê*, congai, boy, voire bougnoule² par les militaires ou anciens militaires. Le mélange, entre les Asiatiques et les Blancs, n'était pas toléré sur la plantation en dehors du travail. Hubert Morin n'avait pas de mots assez durs pour qualifier les « aventuriers », comme il les appelait, qui vivaient avec une congai ou pire avec une *phu-sao*, une Lao, « des grosses génisses », disait-il. Il y avait des castes dans la colonie.

Cela faisait trois-cents jours que Momo n'avait plus donné signe de vie. Hubert prit sa jeep pour faire le tour de la propriété. La jeep était un surplus de l'armée américaine comme celles que les colons et l'armée française avaient rachetées en grande quantité aux Philippines depuis la fin du conflit en Europe. Il produisait surtout du café, mais aussi du tabac et du benjoin. Ses magnifiques styrax de quinze mètres de haut, aux troncs rougeâtres, étaient ses préférés. Il commença par leur rendre visite, comme à chaque fois qu'il faisait sa tournée. Lorsqu'il était seul, il enlaçait les troncs tellement il les chérissait. La plantation de styrax se dressait fièrement derrière un vallon qu'il avait défriché trente ans auparavant. Il était fier de ses grands arbres. (Extrait de la page 12 et 13)

3. Nom injurieux utilisé pour désigner les indigènes principalement en Afrique mais aussi en Indochine (voir la série de Nuits Indochinoises Jean Hougron)